

Bruno Cousin et Sébastien Chauvin (2016), « Grands cercles et sociabilité des élites mondiales », in Bertrand Badie et Dominique Vidal (dir.), *Qui gouverne le monde ? L'état du monde 2017*, La Découverte, Paris.

## **Grands cercles et sociabilité des élites mondiales**

**Bruno Cousin et Sébastien Chauvin**

La forme « club » ou « cercle », qui combine la cooptation collective de chacun des membres et l'égalité formelle entre ces derniers, est l'une des institutions de sociabilité qui a le plus contribué à structurer les champs du pouvoir occidentaux durant la période moderne et contemporaine. Ce chapitre s'intéresse aux dynamiques d'internationalisation caractéristiques de cette forme de sociabilité élitaires. Il se penche d'une part sur la diffusion progressive des cercles mondains à l'échelle mondiale et d'autre part sur les façons dont ceux-ci participent jusqu'à aujourd'hui à la constitution et à l'entretien des liens sociaux transnationaux de leurs membres.

### **Des abords de St. James à la diffusion mondiale : brève histoire de la forme club**

Les clubs tirent leurs origines des confréries de buveurs et d'autres formes de convivialité masculine des tavernes londoniennes de la fin du Moyen-Âge et de la Renaissance (comme la célèbre Mermaid Tavern où se réunissaient plusieurs grands auteurs de la période élisabéthaine). Mais ils prennent véritablement forme à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et au cours du XVIII<sup>e</sup>, sous le double effet de l'essor du Parlement britannique et

de la transformation de certains des cafés huppés de l'ouest de Londres – dont la sobriété des clients favorisait les débats intellectuels, politiques et économiques, mais aussi les jeux d'argent – en lieux de ralliement et en organisations à la fois mondaines et partisans. En effet, si les premiers clubs, tels que le Rota du philosophe républicain James Harrington (1611-1677), étaient encore des cercles assez informels de penseurs et de militants démocrates qui se réunissaient régulièrement pour débattre durant l'Interrègne anglais (1649-1660), c'est avec l'institutionnalisation progressive des partis et l'accroissement de leur pouvoir que s'est consolidée une sociabilité élitaires tantôt alternative tantôt complémentaire à celle de la Cour. Ainsi, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, autour du Palais de St. James, *White's* était devenu le quartier général informel de l'aristocratie du parti Tory, alors que leurs adversaires politiques du parti Whig se réunissaient au *Brook's* et au *Boodle's* (qui s'ouvrit aux propriétaires terriens fortunés de la *gentry* durant la Régence). Ces trois clubs, qui existent encore aujourd'hui, étaient à la fois des lieux de prestige et de loisirs, et des rouages importants de la structuration de l'espace public et de la vie politique britanniques.

Mais ils furent surtout la matrice d'une organisation interne des classes dominantes qui connut une diffusion exceptionnelle au cours des deux siècles suivants, du fait de plusieurs dynamiques distinctes. La forme club commence en effet par traverser la Manche et se répandre en France : l'histoire du siècle des Lumières est parsemée de plusieurs « clubs à l'anglaise » (sociétés de débat uniquement masculines se distinguant ainsi des salons) auquel le pouvoir royal met souvent un terme au bout de quelques années. À partir des années 1780, clubs et cercles se font plus nombreux et plus résolument politiques, et jouent ensuite un rôle crucial dans la mobilisation de la bourgeoisie parisienne et des villes de province durant la Révolution française. À la faveur du droit de réunion, les clubs des Jacobins, de 1789, des Feuillants, des Cordeliers et du Panthéon – ainsi que plusieurs autres de moindre importance – s'imposent alors comme les principaux acteurs politiques collectifs, et les instances de coordination interne de différentes factions de l'Assemblée puis de la Convention et, dans une moindre mesure, des chambres du Directoire. Ce rôle de premier plan des clubs durant la Révolution contribue à enrichir et complexifier les représentations et les conditions d'adoption de la forme originelle (celle du club anglais) par les élites des autres pays.

Au long du XIX<sup>e</sup> siècle, les *gentlemen's clubs* londoniens se multiplient à mesure que les réformes successives du suffrage censitaire rendent le corps électoral plus inclusif pour les hommes et que de nouvelles fractions et professions de la bourgeoisie adoptent cette institution de sociabilité, qui devient un pilier du mode de vie des classes supérieures victoriennes : à la fin du siècle, la ville compte environ deux cents grands cercles masculins. Parallèlement, l'expansion de l'Empire colonial britannique contribue aussi fortement à la diffusion des clubs à travers le monde : le *Bengal Club* est créé à Calcutta en 1827, le *Madras Club* en 1832, le *Toronto Club* en 1837, le *Melbourne Club* et l'*Union Club* de Sydney en 1838, le *Durban Club* en 1854, le *Cape Town Club* en 1858, etc. Tous sont encore très actifs aujourd'hui et continuent d'être recherchés et appréciés par les élites économiques de leurs villes respectives. Par ailleurs, dans les années 1830, le *Philadelphia Club* et plusieurs grands cercles new-yorkais, notamment l'*Union Club*, sont fondés dans les anciennes colonies américaines, dont les classes dominantes entretiennent désormais une relation apaisée avec le Royaume-Uni. Ces créations initient un mouvement de propagation rapide aux États-Unis. Dans les deux pays, c'est à la même période que commencent aussi à se multiplier les « *final clubs* » et autres fraternités universitaires, qui importent la logique d'entre-soi affinitaire et exclusif au sein des établissements d'éducation supérieure.

Les cercles se diffusent aussi en dehors du monde anglophone, notamment en Europe continentale et en Amérique latine. Ils participent de la transformation des élites de nombreux pays en adaptant et en reconfigurant la sociabilité de la noblesse sur une base égalitaire : alors que l'aristocratie d'Ancien Régime était fermement hiérarchique et que les sociétés de cour étaient fondées sur les jeux et enjeux de cette hiérarchie, le cercle est le lieu et l'institution d'une communalité de classe. Ce faisant, les clubs organisent l'« union » (comme l'indique explicitement le nom de plusieurs d'entre eux) entre aristocratie locale et bourgeoisie, ainsi qu'entre les différentes composantes – foncière, financière, puis industrielle – de cette dernière, ou encore entre élites locales et élites étrangères expatriées. En outre, les cercles sont parfois aussi, comme en Italie, des acteurs des révolutions nationales et libérales (ce qui leur vaut d'être dénoncés par leurs ennemis comme des foyers d'agitation et de sédition comparables aux clubs de la

Révolution française...) avant de se transformer en lieux de pouvoir.

À la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, les cercles mondains se déclinent et se multiplient avec l'apparition de nombreux clubs consacrés à des activités sportives élitaires (voile, tennis, golf) favorisant la sociabilité bourgeoise et avec la naissance à Chicago des « *service clubs* », d'abord le Rotary (en 1905) puis les Lions Clubs (en 1917), qui se diffusent ensuite auprès des classes supérieures et moyennes-supérieures de la plupart des pays démocratiques. Cette période, souvent décrite comme un âge d'or des cercles, est aussi celle durant laquelle ces derniers s'imposent durablement dans les représentations populaires et romanesques comme un symbole de distinction et de mise à distance sociales (que l'on songe à l'appartenance de Charles Swann au Jockey Club), de cosmopolitisme bourgeois (c'est au Reform Club de Londres que Phileas Fogg fait son célèbre pari de faire le tour du monde en quatre-vingts jours), et d'une centralisation ou confiscation plus ou moins occulte du pouvoir (c'est au « Diogenes Club » que Sherlock Holmes rencontre son frère Mycroft, qui tire épisodiquement les ficelles du gouvernement britannique). Que peut-on en dire un siècle plus tard ? Les grands cercles contribuent-ils effectivement à faire exister une grande bourgeoisie à l'échelle internationale et à en renforcer les prérogatives ?

### **Les ressorts de l'internationalisation des grands cercles parisiens**

L'étude approfondie du cas parisien permet d'apporter plusieurs éléments de réponse à cette question et d'insister sur la diversité des dynamiques d'internationalisation à l'œuvre dans l'espace des clubs mondains de la capitale. Les grands cercles masculins de la bourgeoisie et de l'aristocratie françaises incarnent différents rapports possibles à l'international. Le Jockey Club est le plus traditionaliste, aristocratique et patrilinéaire. Sa principale raison d'être est de perpétuer les liens entre les héritiers de la classe dirigeante conservatrice du XIX<sup>e</sup> siècle, dont l'appartenance à l'élite remonte souvent à plus loin encore. On y cultive le raffinement français comme un marqueur culturel et statutaire, partie prenante d'une identité de groupe restreinte perçue comme intimement liée à l'histoire nationale. Toutefois, les membres du Jockey viennent souvent de familles comportant des ramifications internationales et tradi-

tionnellement à l'aise dans plusieurs pays, en Europe ou des deux côtés de l'Atlantique. Le primat de la dimension héréditaire et patrilinéaire dans la définition de l'identité individuelle permet ainsi de se sentir très français tout en ayant une famille très cosmopolite et en étant très mobile internationalement.

Il en va quelque peu différemment du Nouveau Cercle de l'Union (NCU), né de la fusion en 1983 entre le Nouveau Cercle et le Cercle de l'Union, lui-même établi en 1828 avec la motivation anglophile explicite de renforcer les liens entre les élites françaises et britanniques. Bien que très similaire au Jockey, le NCU promeut davantage les échanges culturels et savants : l'histoire et les relations internationales y suscitent depuis longtemps un vif intérêt. Le club a des liens étroits avec la Société d'histoire diplomatique et décerne un prix d'histoire dont le jury est principalement composé d'ambassadeurs étrangers. Bien que la majorité des membres du NCU appartiennent au monde des affaires, c'est aussi celui qui compte proportionnellement le plus de diplomates, de hauts fonctionnaires, de journalistes et d'écrivains. C'est notamment cette proximité avec les milieux de la culture et de la diplomatie – se traduisant par l'organisation régulière de conférences thématiques au sein du cercle – qui amène ses membres à percevoir les affaires du monde à travers des lunettes plus intellectuelles que dans les autres clubs. Par ailleurs, tous les membres du NCU appartiennent également de droit au Cercle de l'Union Interalliée, institution beaucoup plus grande établie en 1917 pour encourager la fréquentation entre les élites parisiennes et les officiers alliés, et qui compte désormais 3 300 membres. Cette configuration à deux étages permet aux membres du NCU de bénéficier de l'infrastructure internationale moins sélective de l'Interalliée (qui compte plus de 130 clubs partenaires dans une trentaine de pays), tout en cultivant leur propre réseau, plus exclusif, de dix-sept partenaires étrangers considérés comme leurs égaux.

Autre grand cercle parisien, le Travellers est tout autant fondé sur un élitisme de classe que le Jockey et le NCU, mais d'une manière qui valorise davantage le statut professionnel, notamment dans le droit ou la finance, aux côtés de l'origine sociale élevée. Son cosmopolitisme est également plus explicite et participe plus directement de l'intégration internationale d'une classe supérieure cependant limitée à l'aire occidentale : le club a été créé en 1902 comme équivalent de son homonyme londonien et

ses accords de réciprocité sont, comme pour les deux autres cercles, quasi exclusivement avec des *gentlemen's clubs* d'Europe et des Amériques. La moitié des 800 membres du Travellers doivent détenir une nationalité étrangère (éventuellement en plus de la nationalité française) ; la majorité d'entre eux sont britanniques ou étatsuniens et plusieurs viennent de dynasties transatlantiques anciennes (comme les Gunzburg). Contrairement aux autres cercles pour lesquels résider en France est une condition nécessaire pour être admis en tant que membre, le Travellers a instauré une catégorie spéciale de membres non résidents et encourage la cooptation de ces derniers (George Soros est l'un d'entre eux). De même, le club valorise les expériences de mobilité internationale, ce qui peut permettre à certains membres étrangers de compenser une origine sociale relativement moins élevée. Le Travellers est aussi un endroit où les membres disposant de profils internationaux peu lisibles en France (avec, par exemple, un passage par une université d'élite étatsunienne un peu moins connue en Europe) peuvent les valoriser en accédant à la haute société parisienne et les convertir en un marqueur de statut plus facilement identifiable.

L'Automobile Club de France est le grand cercle parisien dont le recrutement et l'organisation sont les moins orientés vers les relations internationales. S'il s'agit du seul cercle de la capitale à cultiver un jumelage avec un club d'une autre ville française (le Club de l'Union, à Lyon), jusqu'à récemment il n'avait par exemple aucun accord de réciprocité à New York (en 2007, son seul partenaire aux États-Unis était à Chicago). De même, si certains de ses membres admirent les traditions britanniques de sociabilité masculine, leur anglophilie parfois nourrie de lectures s'accompagne assez rarement d'une fréquentation régulière des clubs londoniens.

En termes de modes et de stratégies d'internationalisation, comme dans d'autres domaines, les grands cercles se distinguent notamment des Rotary clubs. Ces derniers, qui sont plus d'un millier en France et environ 35 000 à l'échelle mondiale, regroupent en majorité des élites locales de moyennes et petites agglomérations. Leurs initiatives internationales, encouragées par les principes officiels du Rotary International, prennent surtout la forme d'activités de groupe et de voyages de découverte. En outre, s'appuyant sur une organisation qui promeut de façon très codifiée le même modèle standardisé de sociabilité partout dans le monde, les rotariens disposent d'un « ma-

nuel d'échange d'amitié » (*Friendship Exchange Handbook*), base d'un programme visant à multiplier les connexions utiles entre eux et dont les objectifs incluent « apprendre comment les vocations rotariennes sont pratiquées dans d'autres parties du monde », « observer de nouvelles coutumes et cultures » et « promouvoir la diversité culturelle à travers le monde ». Par contraste, les membres des grands cercles mettent en avant ce qu'ils perçoivent comme le caractère spontané et désintéressé de la participation à leur institution de sociabilité.

### Les grands cercles dans le champ du pouvoir aujourd'hui

En effet, si l'activité et l'attractivité des grands cercles se sont maintenues du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à aujourd'hui, leur vocation officielle s'est faite de plus en plus purement mondaine à mesure que se multipliaient les autres formes d'associations – partis politiques, organisations patronales, *think tanks*, instances de coordination des fractions publiques et privées du champ du pouvoir (comme *Le Siècle* en France) – vouées respectivement à chacune des autres tâches qui leur incombaient auparavant. Avec l'avènement du suffrage universel (masculin, puis mixte) dans la plupart des pays démocratiques, les cercles – incarnation tangible de l'entre-soi masculin grand-bourgeois – ont été forcés ou ont jugé plus prudent de se départir de leur rôle politique opérationnel pour se concentrer sur l'entretien et la gestion du capital social de leurs membres. Depuis une vingtaine d'années, ils rencontrent un regain de demande (et donc de candidatures), en particulier dans les grandes villes comme Londres ou New York où, après s'être partiellement éloignés des centres-villes durant les décennies d'après-guerre, les hommes des classes supérieures les ont réinvestis depuis, alors que se diffusait un nouvel esprit du capitalisme valorisant les réseaux comme ressources cruciales.

Si les cercles ne sont généralement plus aujourd'hui des lieux de coordination politique ni de prise de décisions économiques majeures (la situation pouvant varier d'un pays à l'autre), ils contribuent néanmoins à la circulation de l'information ainsi qu'à l'émergence de solidarités et d'un sens commun de classe qui peuvent influencer ces processus. En outre, bien qu'ils ne soient que rarement des ressources déterminantes

pour les principaux acteurs du champ du pouvoir (qui peuvent tout à fait ne les fréquenter qu'épisodiquement voire jamais), ils ont souvent un rôle dans l'accumulation initiale (et l'héritage) de leur capital social et peuvent avoir davantage d'importance pour des individus au carnet d'adresses moins fourni. Ainsi, la séparation des institutions politiques partisans et de sociabilité n'empêche pas les cercles de garder un rôle central dans la socialisation d'une partie des élites conservatrices. Cette interpénétration persistante avec le champ du pouvoir est bien illustrée dans le cas britannique par le parcours de David Cameron, qui fut longtemps membre de *White's* (son père ayant présidé le club) avant d'en démissionner en 2008 alors qu'il se préparait à prendre la tête du gouvernement.

### **Pour en savoir plus**

Barbara BLACK, *A Room of His Own. A Literary-Cultural Study of Victorian Clubland*, Ohio University Press, Ohio, 2013.

Valérie CAPDEVILLE, *L'Âge d'or des clubs londoniens (1730-1784)*, Honoré Champion, Paris, 2008.

Peter CLARK, *British Clubs and Societies, 1580-1800. The Origins of an Associational World*, Oxford University Press, Oxford, 2000.

Bruno COUSIN et Sébastien CHAUVIN, « La dimension symbolique du capital social. Les grands cercles et Rotary clubs de Milan », *Sociétés contemporaines*, n° 77, 2010.

Bruno COUSIN et Sébastien CHAUVIN, « Globalizing forms of elite sociability. Varieties of cosmopolitanism in Paris social clubs », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 37, n° 12, 2014.

Michel FUMAROLI, Gabriel DE BROGLIE et Jean-Pierre CHALINE (dir.), *Elites et sociabilité en France*, Perrin, Paris, 2003.

Jürgen HABERMAS, *L'Espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Payot, Paris, 1988 (1<sup>e</sup> éd. allemande : 1962).

Amy MILNE-SMITH, *London Clubland. A Cultural History of Gender and Class in Late Victorian Britain*, Palgrave Macmillan, Basingstoke, 2011.

C. Wright MILLS, *L'Élite au pouvoir*, Agone, Marseille, 2012 (1<sup>e</sup> éd. américaine : 1956).

Michel PINÇON et Monique PINÇON-CHARLOT, *Les Ghettos du gotha. Comment la bourgeoisie défend ses espaces*, Seuil, Paris, 2007.

Pierre ROSANVALLON, *La Société des égaux*, Seuil, Paris, 2011.